Regardez lui dit son conducteur; voyez-vous cette petite maison....
(Page 149.)

— C'est vous qui êtes impoli, vous posez des questions indiscrètes !

— Vous ne me croyez pas; je vous dis que je suis un guide, un passeur, si vous aimez mieux ce titre.

— Cela ne m'intéresse pas de savoir qui vous êtes, ni ce que vous faites. Je n'ai pas besoin de vos services, car je reste en Hollande.

L'homme murmura encore quelque chose, mais Gabrielle ne l'écouta plus et continua sa route.

— Mon Dieu, quelle imprudence, se dit-elle. Il s'en fallait de peu que je ne me fusse trahie ! C'est plein de gens qui vous parlent ici, et l'on ne sait à qui l'on peut se fier.

Finalement, elle atteignit l'auberge du bourgmestre. La patronne la reconnut immédiatement.

— Vous retournez en Belgique ? lui demanda-t-elle.

— Oui.... Serait-ce possible ?

— Pourquoi pas ? Mais vous devez attendre jusqu'à ce que le guide vient.

Gabrielle lui raconta ses rencontres.

— Oh oui, il faut être très prudent ici, répondit la patronne. Il y a toutes sortes de gens qui rôdent ici aux environs, et vous ne savez pas voir à leur tête s'ils sont amis ou ennemis.

Dans l'après-midi, une jeune femme entra dans l'auberge. Elle semblait être bien connue, car elle disparut immédiatement dans une chambre et en ressortit quelques instants après, habillée en paysanne, portant un petit sceau, suspendu à son bras.

— Me voilà déjà prête, dit-elle en s'adressant en français à la patronne.

— Vous n'attendez pas ?

— Non, non,... je suis très pressée.

Elle salua et sortit.

— En voilà une qui connaît la route, dit la patronne, dès qu'elle fut partie. C'est une petite femme très décidée.

— Est-ce qu'elle va en Belgique ?

— Mais oui !

— En plein jour, comme cela, tout simplement ?

— Oui, oui. Elle se rend maintenant aux maisons, qui se trouvent sur la frontière, et sous les yeux des Boches elle sort d'une maison hollandaise pour rentrer dans une maison belge. Chacun croit

qu'elle est des environs, une paysanne quelconque. Et dans son sceau elle transporte sans doute plus de trois ou quatre cents lettres.

— Des lettres pour la Belgique ?

— Pour la France surtout; des lettres adressées par des soldats à leur famille. Nous l'appelons la petite dame de Maubeuge.

— Est-elle de Maubeuge ?

— Oui, et elle s'y rend par Bruxelles, toujours avec son petit sceau au bras. Partout, les Allemands la prennent pour une paysanne qui habite les environs. Elle fait de l'espionnage pour les Français !

— Et cela est-il déjà si connu ? demanda Gabrielle, stupéfiée.

— Oui, bien trop ! Elle finira par être pincée l'un jour ou l'autre. Cela ne peut pas durer.

Gabrielle ne revenait pas de son étonnement. Comment ? Une chose qui aurait dû être gardée au grand secret avec un soin jaloux, un soin de chaque instant, était généralement répandue ici, semée à tous les vents ? Et cette femme rentrait et sortait de la Belgique comme s'il n'y eut pas eu de guerre, tout simplement, en plein jour, sous l'œil même des Allemands ?

Elle admirait la crânerie et le courage dont fit preuve la « petite dame de Maubeuge » ; elle ressentit pour elle beaucoup de sympathie, d'autant plus qu'elle travaillait pour la même cause, mais elle dût, en son for intérieur, désapprouver cette témérité dangereuse. (1) Le contre-espionnage allemand veillait et il ne fallait pas l'oublier.

Quelques instants plus tard, un homme, paraissant à peine âgé d'une vingtaine d'années, entra à son tour à l'auberge.

— La petite dame de Maubeuge est déjà de l'autre côté de la frontière, dit-il.

— Déjà ! Et cela s'est-il bien passé ?

— Comme une lettre à la poste ! Vous la connaissez, n'est-ce pas ?... Elle est merveilleuse ! Elle s'est encore entretenu un moment avec un soldat boche et cet estimable personnage n'a seulement pas compris qu'elle se payait sa tête ! ! Ah oui, elle n'a pas froid aux yeux....

— Cette dame doit également passer en Belgique, dit l'hôtelière en désignant Gabrielle.

— Eh bien, si elle veut venir....

— Maintenant ? En plein jour ?... demanda Gabrielle, toute étonnée.

— Mais oui.

— Passe-t-on donc si facilement que cela ?

— Depuis quelques jours seulement. Les postes sont très clairsemés. Cela ne dure guère longtemps, mais il y a de ces moments.

— J'ai cru que je devrais attendre jusqu'à ce soir.

— Mais non ; ce soir, vous pourrez déjà être à Gand. Vous pouvez profiter de l'occasion.

— Mais, ma foi, je veux bien.... Que dois-je vous payer ?

— Une chope me ferait plaisir, car j'ai bien soif !

— Est-ce tout ?

— Certainement.... Je ne suis pas un guide.... Je rends volontiers service à quiconque désire rentrer chez lui. Je vous conduirai un bout de chemin en territoire belge et vous mettrai sur la route qui mène au tram, qui vous conduira à Gand. Vous ne devez rien craindre, car il n'y a presque pas de soldats. Les vieilles troupes ont été envoyées en Russie.

---

(1) Aussi la « Dame de Maubeuge », de son nom Madame La Roche-Van Damme, fut-elle bientôt arrêtée par les Allemands et condamnée à 15 ans de travaux forcés, ainsi que son mari. Elle fut emprisonnée à Gardenleben et son mari en Rhénanie.

— En Russie ? répéta Gabrielle.

Elle comprit que sa besogne commençait pratiquement, qu'elle ne devait rien perdre de ce que l'on pourrait lui dire.

— Oui; il paraît qu'une bataille s'y livrera, à les en croire. Alors on a envoyé ici quelques vieux « pépères », comme disent les Français, pour surveiller la frontière, ou bien des convalescents sortant de l'hôpital de Gand. Mais cela ne durera pas longtemps, je connais cela. Mais si vous êtes prête, madame, je vous proposerais de nous mettre en route.

Gabrielle était contente, comme bien l'on pense, de ne pas devoir attendre jusqu'au soir. Il lui tardait d'arriver à Bruxelles.

Elle partit donc avec l'homme qui lui servait de guide. En cours de route, elle essaya d'obtenir toutes sortes de renseignements sur les mouvements de troupes, mais son guide lui-même n'en savait pas plus long. Il ne connaissait même pas le numéro du régiment.

— Est-ce que vous faites de l'espionnage ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Gabrielle tressaillit.

— Non, non, aucunement, lui dit-elle précipitamment.

— C'eut été possible, n'est-ce pas ? Depuis quelque temps, on rencontre tant de personnes dans ces parages qui sont affectées à l'un ou l'autre service de renseignements. Je croyais que vous en faisiez parti parce que vous vous informez des numéros des régiments.

Nouvelle leçon pour Gabrielle. A l'avenir, elle s'informerait avec plus de circonspection. Et puis, elle comprit aussi qu'il ne fallait pas se baser sur le hasard d'une rencontre fortuite pour être informé. Les renseignements devaient être le résultat d'un travail organisé, avec des directives établies, fixées, et réunir en un seul point tous les petits facteurs secondaires recueillis.

La distance qui les séparait de la frontière était minime.

— Regardez, lui dit son conducteur. Voyez-vous cette petite maison là-bas ? Elle est bâtie à cheval sur la frontière et a deux sorties. Celle que vous pouvez voir est la sortie de derrière. Nous allons y pénétrer, puis nous ressortirons par devant et nous serons en Belgique.

— Comme c'est drôle !

— Oh, il y a beaucoup de constructions analogues, mais il est question de condamner l'un ou l'autre des sorties, car les Allemands ont eu vent de l'affaire. A leur avis, il se passe trop de choses grâce

à toutes ces portes et fenêtres. (1) Chaque semaine, des sacs pleins de lettres sont transmis de Belgique en Hollande par cette voie.

— Des lettres venant de Belgique ?

— Oui. On laisse tomber les sacs sur le territoire hollandais, par une fenêtre, par exemple, et les courriers les enlèvent. Voyez-vous ce pot de fleurs qui garnit cette fenêtre là-bas ? Cela a une signification....

— Laquelle ?

— C'est le signe convenu qui informe le courrier, qui se tient de ce côté de la frontière, qu'il y a un arrivage de lettres venant de Belgique. Celui-ci sait donc qu'il doit venir ce soir pour les prendre. Quand la nuit sera venue et que la sentinelle s'éloigne un peu, le sac sera jeté par la fenêtre et le courrier l'enlève et l'emporte en Hollande.

— Mais tout cela est-il connu de tout le monde ?

— A quelques détails près, oui....

— Cela ne devrait être. Ainsi, par exemple, vous venez de me le dire....

— Oui, mais vous êtes une Belge.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Croyez-vous que vous pouvez avoir confiance dans tous les Belges ?

— Oui, je comprends et vous avez raison. On devrait se méfier davantage ; on blague trop et c'est pour cela même que cela ne durera pas. Les Allemands l'apprennent aussi évidemment.

— C'est inévitable.

Ils arrivèrent en ce moment à la maison en question et le compagnon de Gabrielle y pénétra en habitué. Une femme préparait le repas sur la poêle.

Elle ne fut aucunement étonnée de voir entrer l'homme, suivi de Gabrielle, et continua son travail comme si la chose ne la concernait pas.

— Le passage habituel, dit l'homme.

— C'est en ordre, répondit la femme.

— Pas de soldat devant la porte ?

— Non, il est allé prendre un « Schnaps » à l'auberge.

— Espérons pour lui que son lieutenant ne le surprenne point.

— Il vient de raconter justement que l'officier est couché dans son lit depuis hier soir, saoûl comme un Prussien.

---

(1) Peu de temps après, cette censure fut exécutée effectivement et les portes et fenêtres ou autres issues furent prescrites.

— Dans ce cas, nous filons.

Et faisant signe à Gabrielle de le suivre, l'homme sortit par devant, traversa la rue et entra dans l'auberge, où le soldat allemand se tenait devant le comptoir, s'étant fait servir, selon l'usage de son pays, simultanément de la bière et du genièvre.

Gabrielle eut un moment d'émotion lorsqu'elle aperçut le soldat. Est-ce que son conducteur l'avait trahie ?

Mais non, l'homme demanda également un verre de bière et entama une bavette avec le Boche.

— Gut que Herr Offizier ne vous voit pas.

— Ivre ! s'écria le soldat avec un gros rire, et, faisant le geste de boire, il ajouta : toute la nuit !...

— Alors il n'en est pas dégoûté ? Kein schreck pour le Schnaps ?

— Schreck.... Nein,... nein.

— Non, je veux dire l'Offizier....

— Nein, er hat kein schreck von Schnaps und Wein.... Il est ivre,... dans le lit....

Et le soldat se mit à raconter dans son jargon mi-allemand, mi-français, qu'il en profitait à son tour. Il avait été à l'Yser, y avait

vécu dans la boue et dans l'eau jusqu'à ce qu'il reçut une balle dans l'épaule. Mais c'était une bonne balle, ajouta-t-il en riant, car grâce à elle, il était ici maintenant, et, probablement, pour tout un temps. La vie était autrement meilleure à la frontière que là-bas, au front.

Ici, rien ne lui manquait; il était hors du danger, avait un bon logis, un bon poste, une couchette bien chaude et... était bien plus libre.

Le conducteur fit un signe à Gabrielle, et tous deux quittèrent l'auberge.

— Sapristi, nous avons toutes les facilités aujourd'hui, dit-il.

— C'est extraordinaire !

— Oui, et c'est trop beau pour que cela dure. Regardez maintenant : voilà la route, vous n'avez qu'à la suivre et vous arriverez à la station du tram pour Gand.... Bon voyage.

— Mais, combien vous dois-je ?

— Rien, rien....

— Soit alors, merci et au revoir !

Gabrielle, toute joyeuse d'être si vite passée, continua son voyage d'un pas alerte.

— Quelle chance ! se dit-elle. Tout m'a souri aujourd'hui ! Mais ce brave homme a raison, cela ne durera guère.

Elle attînt sans encombre le village que son guide lui avait indiqué. C'était Bassevelde, devenu pour quelque temps un point important de trafic, grâce aux moyens de passage que nous venons de voir. Un grand nombre de voyageurs, les uns munis d'un passeport, les autres sans, attendaient là, rassemblés à l'arrêt du tram.

A sa grande surprise, Gabrielle reconnut parmi eux la grosse dame qui, dans le tram, lui avait causé de son enfant malade. Gabrielle ne se sentit guère rassurée en la voyant. Comment avait-elle fait pour être déjà ici ? Peut-être grâce à un passeur comme elle-même venait d'en rencontrer un; ou avec l'autorisation des Allemands,... ou bien encore grâce à un passeport spécial....

De toute façon, Gabrielle sentit sa méfiance s'accroître et se promit d'être sur ses gardes. Elle reconnut également la « petite dame de Maubeuge », qui tenait toujours son petit sceau, suspendu à son bras, le plus innocemment du monde. Un moment, elle voulut l'accoster, lui parler et lui dire toute l'imprudence de sa conduite et tout le danger auquel elle s'exposait, mais elle n'en fit rien, s'inspirant des principes de prudence qu'elle s'était tracé. Elle n'avait plus le droit d'agir ainsi, de compromettre la cause qu'elle

avait mission de mener avant tout à bonne fin. En se faisant la compagne de cette femme, elle risquait d'attirer sur elle l'attention de l'ennemi qui veillait, car il était probable que la petite dame, qui était déjà si connue, leur était déjà signalée.

Gabrielle entra dans une auberge, afin de ne pas être vue par la grosse dame de Bruxelles. A peine était-elle installée devant l'unique fenêtre de la pièce, qu'à sa grande stupeur elle la vit rire et s'entretenir joyeusement avec un autre voyageur.

— Elle m'a donc mentie, se dit Gabrielle, car une mère, dont l'enfant est à la mort, ne pourrait pas être si gaie !

Finalement, le tram arriva et les voyageurs s'empressèrent de prendre place dans les quelques voitures. Gabrielle attendit un moment et y monta une des dernières, afin de ne pas avoir cette gênante personne comme compagnon de voyage une deuxième fois. Elle s'installa dans une autre voiture. Arrivée à Gand, elle répéta le manège.

Tout à coup, elle sentit une frayeur l'envahir; elle venait de voir un officier allemand, qui avait attendu l'arrivée du tram, s'approcher de la dame qui l'accueillit le plus amicalement du monde. Plus de doute possible ! C'était une espionne ! Une Belge travaillant pour l'ennemi, trahissant ses compatriotes !

Malgré toute son énergie, Gabrielle dut faire appel à toute sa volonté, à tout son pouvoir sur elle-même, pour conserver son sang-froid.

Rapide comme un éclair, l'idée que cette femme l'avait peut-être suivie depuis Folkestone traversa son esprit, et elle se félicita d'être échappée au péril et d'avoir déjoué les projets conçus peut-être à son égard par sa simple prudence.

Elle les vit s'éloigner, la femme et l'officier teuton, et attendit prudemment qu'ils eussent une avance suffisamment grande avant de quitter la station.

Puis, elle s'éloigna à son tour et s'empressa de s'assurer d'un logis, car elle comptait passer la nuit à Gand.

Le lendemain, elle repartit pour Bruxelles, où elle arriva sans avoir rencontré le moindre obstacle.

— Me voilà sur le champ réel de mes activités, se dit-elle dès qu'elle eut remis le pied dans la capitale. C'est d'ici que doivent partir tous les renseignements que je parviendrai à concentrer. Cachée dans la multitude, dans l'intense vie de Bruxelles, j'ai le plus de chances de venir m'y perdre dans la foule au lendemain d'un voyage....

Une émotion bien compréhensible l'envahit lorsqu'elle sonna à la porte de sa pension. Elle se revit quittant la maison avec son fiancé, croyant aller partager les mêmes dangers au front, jusqu'à la fin de la guerre, se revoir de temps en temps, se soutenir mutuellement. Et maintenant ce même front les séparait, barrière quasi-infranchissable. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

La figure ébahie de la logeuse, qui vint lui ouvrir à ce moment, la tira de ses réflexions.

— Juste ciel ! Est-ce que je rêve ? s'écria la brave femme stupéfiée. C'est vous ? Entrez vite. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Mais rien, ma chère amie, absolument rien.

— Et votre fiancé ? Où est-il ? A-t-il été fait prisonnier ? Je n'y comprends rien !

— Mon fiancé est en sûreté, c'est à dire il est au front à cette heure....

— Et vous n'avez pas pu passer, n'est-ce pas ? Je vous ai bien dit que vous vous exposiez trop, que vous ne réussiriez pas !

Gabrielle eut toute la peine du monde à arrêter l'avalanche de questions, dont la pressait la brave femme, et à lui faire comprendre la réalité.

— Alors vous êtes revenue librement ? Et vous allez rester près de moi dorénavant ?

— Oui, car je ne pouvais pas me rendre au front.

— Comment ? Et pourquoi donc ?

— Parce que les civils ne sont plus autorisés de quitter l'Angleterre pour se rendre là-bas....

— Vous non plus,... une infirmière ?

— Il y en a déjà de trop.

— Et alors on vous a renvoyée ? Ce n'est pas bien, cela ! Vous, qui auriez pu leur rendre tant de services ! Vraiment, cela m'étonne de la part de nos autorités ! Je ne les croyais pas capables d'agir de la sorte !

— Mais que voulez-vous ? Si l'on n'a pas besoin de moi !

— Pas besoin de vous ! Vous qui êtes la bonté même et si courageuse !

— Enfin, c'est ainsi, et puis me voilà. Il n'y a plus à y revenir ; j'aurais pu rester en Angleterre si je l'aurais voulu, mais que dois-je faire là-bas ? Alors j'ai préféré revenir.

— Et vous resterez chez moi. J'en suis bien contente. J'étais si seule ici, depuis votre départ, et la maison me paraissait si vide !

Si vous auriez pu rejoindre nos petits soldats, j'aurais supporté tout, sans m'en plaindre, mais si ce n'était que pour rester en Angleterre, j'aime mille fois mieux vous avoir près de moi ! Et le voyage, comment s'est-il passé ?

Gabrielle le lui raconta, tout en omettant soigneusement de parler de tout ce qui eut rapport avec son service et le véritable but de son retour.

La loi impérieuse de sa mission, la sévère consigne, le lui interdit. A cet égard, le plus grand secret s'imposait et elle le garderait. Malgré tout le désir qu'elle ressentait de se soulager le cœur en disant tout, sans aucune retenue, elle dut se taire, se taire, toujours se taire. N'avoir confiance en personne, sauf en soi et en quelques collaborateurs.

Gabrielle était heureuse de revoir sa chambre et dès qu'elle fut seule, elle s'agenouilla, le visage tourné vers l'image de la Vierge. Elle pria, et de son cœur pur de jeune fille une ardente prière monta au ciel; elle demanda que, là-haut, la Vierge Sainte intervienne auprès de Son Fils pour lui donner à elle la force nécessaire de remplir sa périlleuse mission pour son Roi et son armée, pour sa terre natale chérie, pour la Belgique; elle offrait au ciel en obole tout ce qu'elle avait : sa tranquillité, son travail, son amour, et même, s'il le fallait, sa vie....

Le lendemain, elle commencerait son travail et, dès son premier pas, le danger serait là; des ennemis puissants, nombreux, l'entoureraient, la guetteraient comme les chasseurs guettent le gibier pendant une battue; partout, dans l'ombre, sournoisement, elle serait entourée de la menace constante de l'hydre allemand, disputant âprement la proie tant convoitée. Déjà la veille elle l'avait senti et les dangers augmentaient au fur et à mesure de son travail. Rien ne l'effrayait : elle irait jusqu'au bout de son douloureux calvaire. Elle le dit au Seigneur avec toute l'humilité de son âme.

Elle se releva, faisant le signe de la croix, et si quelqu'un l'eut pu voir à cet instant, il aurait été frappé par l'expression sereine de son joli visage. Quelque chose d'immensément doux semblait éclairer son regard, ce regard autrement si fier, si énergique : la paix était en elle et son cœur était touché par la grâce du ciel.

XIII.

Gabrielle Petit résolut de se rendre d'abord chez Miss Cavell, l'infirmière anglaise, autre héroïne qui payerait, au prix de sa vie, son amour pour sa Patrie.

Née en 1865 à Swardeston, un petit village campagnard près de Norwich, dans le Comté de Norfolk, Miss Edith Cavell était fille du Révérend Frederick Cavell, pasteur à Swardeston. Elle y habitait le nouveau presbytère, entouré d'un admirable jardin à la végétation abondante et touffue.

A côté du jardin s'étendait, solitaire et silencieux, le cimetière entourant le temple.

Le presbytère avait un renom de grande hospitalité, renom justement mérité : maintes fois des villageois y vinrent faire des visites prolongées. Les paysans aimaient y venir s'entretenir avec le pasteur à propos de la politique, et les dirigeants du village avaient recours à l'esprit éclairé du Révérend pour les affaires concernant l'administration de la commune.

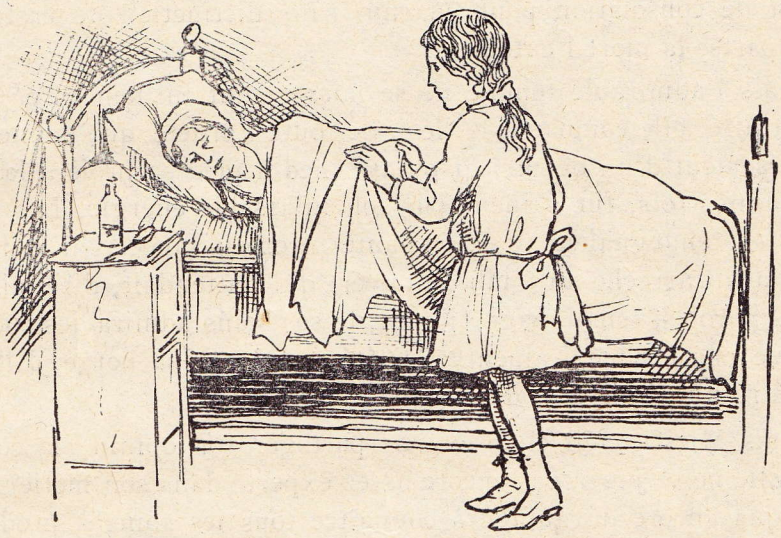
LE REVEREND FREDERICK CAVELL.

Toute sa vie durant il avait donné l'exemple d'une droiture et d'une intégrité que, de son vivant, il se complut à développer dans ses prêches. Il ne ménagea point les hommes les plus en vue de sa communauté et leur dit souvent de dures vérités.

Depuis son plus jeune âge, sa fille Edith fit preuve de la vertu qui, plus tard, se développerait en elle avec une rare puissance : la vertu de la charité, de l'amour du prochain.

Un soir, alors que la famille séjournait à Ramsgate, une des plages les plus fréquentées du Royaume-Uni, on s'aperçut qu'Edith

avait disparu. Après de longues recherches, ses parents alarmés la retrouvèrent enfin dans la cabane d'une pauvre femme malade, qui venait d'avoir une attaque d'apoplexie. L'enfant prodiguait ses soins les plus dévoués à la malheureuse. Edith avait alors neuf ans....



Ce fut la révélation de sa vocation : Edith deviendrait infirmière.

Lorsque son père mourut, sa mère alla s'établir à Norwich et Edith vint à Bruxelles, où elle fréquenta l'école. Elle était encore toute jeune et, comme elle devrait pouvoir subvenir à ses propres besoins, plus tard, elle se destina à la carrière d'infirmière.

A l'âge de vingt-deux ans, elle hérita un petit capital, qui lui eût permis de vivre tranquillement, à l'abri du besoin, mais elle préféra employer cette somme à se perfectionner dans sa vocation. Elle alla séjourner en Suisse, puis se rendit en Bavière, où elle trouva l'occasion de se faire agréer comme infirmière dans un hôpital. Elle fit même don au directeur, le docteur Wolfenberg, d'une collection d'instruments chirurgicaux, dont l'hôpital avait grandement besoin.

Partout où elle travailla, elle se fit bientôt une réputation d'aide intelligente et dévouée. A Dresden, à Aix-la-Chapelle, on la surnomma « l'Ange de l'Angleterre ».

Le 3 septembre 1895, lorsqu'elle eut trente ans, elle entra en fonction au London Hopital. Là une rude tâche l'attendit. L'hôpital recevait surtout de pauvres gens et Miss Cavell se dépensa à leurs soins avec un dévouement sans pareil, une patience angélique. Dans ce triste métier d'enfants malades, de femmes épuisées, de tous ces

miséreux dont la capitale anglaise abonde et qu'elle déversa quotidiennement à larges flots dans ce refuge, où la plupart d'entre eux viennent terminer une existence lamentable, Edith se dépensait, souvent nuit et jour, se multipliant à leur soulager la souffrance, ayant un mot de consolation pour chacun, sans distinction de caste. De toutes parts, la mort l'entourait.

Mais l'admirable femme ne se laissa point influencer par elle; au contraire, elle combattit le fléau de toute l'ardeur que donne l'accomplissement d'un devoir, disputant pied à pied sa proie à la mort qui, maintes fois, fut vaincue par son inlassable énergie. Les malades lui en témoignaient une touchante reconnaissance. Un vieillard, qu'elle avait arraché au tombeau ouvert qui l'attendait, dit d'elle ces simples paroles, témoignage vibrant de ses soins admirables : « Bien plus que par les médicaments j'ai été guéri par sa bonté. Elle me parut être une émissaire du ciel ».

Mais Miss Cavell était loin de partager son opinion la concernant. Elle ne se jugea pas encore assez experte dans son métier. Elle s'appliqua encore davantage à connaître tous les soins à prodiguer dans les cas les plus désespérés, à aider adroitement le chirurgien. Elle apprit avec une avidité déconcertante et se créa la renommée de « clever Miss Cavell » (l'adroite Miss Cavell). Dans toutes les circonstances difficiles, ses collègues eurent recours à son savoir.

Durant cinq longues années, elle resta au London Hospital.

Lorsqu'en 1897, la fièvre typhoïde régnait à Maidstone, causant de tels ravages parmi la population que tous les bâtiments publics durent être changés en hôpitaux, Miss Cavell et quelques autres infirmières furent envoyées sur place pour y prodiguer les soins si grandement nécessaires. Miss Cavell se dépensa sans compter à soigner les malades dans les quartiers les plus pauvres, répandant à profusion les trésors de sa bonté d'âme et les ressources de son savoir approfondi.

A son retour à Londres, elle fut nommée infirmière en chef du service de nuit dans le « Sint Pancras Guardians Hospital », à Highgate, où elle resta trois années.

Mais à la longue, la besogne était trop dure pour elle, et elle fut déplacée à Hoxton, où elle fit du service de jour. Le directeur de l'hôpital la considéra comme une véritable héroïne. Miss Cavell se surmena et fut enfin obligée de prendre du repos. Elle fit alors un voyage en Suisse et en Italie, se délassant à visiter les musées; elle

était, en effet, une fervente admiratrice de l'art de la peinture, auquel art elle sacrifiait elle-même en ses moments de loisir.

Quand elle fut revenue en Angleterre, elle devînt infirmière à Manchester, et c'est pendant son séjour en cette ville qu'elle fut appelée en Belgique par des amis, qui lui proposèrent de prendre la direction d'un hôpital anglais. A cette époque, — c'était en 1906 — le service sanitaire laissait beaucoup à désirer dans notre pays. Or, Miss Cavell était très estimée par le docteur Depage, qui, durant la guerre, créa l'hôpital bien connu de l'« Océan », à La Panne.

Le docteur Depage avait fondé à cette époque l'« Institut Médical de Berkendael », situé à Uccle, lequel institut était placé sous le haut-patronage de S. M. la Reine. Le but de cette institution était la formation d'infirmières, formées d'après les dernières méthodes. Aussi Miss Cavell parut-elle être la personne toute indiquée pour en assurer la direction, et le docteur Depage eut l'heureuse initiative de la lui confier.

Dès le commencement, Miss Cavell eut à combattre contre toutes sortes de préjugés, d'habitudes invétérées, provenant aussi bien du personnel sous sa direction que des malades, qui ne voulurent pas acquiescer aux exigences posées.

Mais Miss Cavell lutta d'arrache-pied et parvint, non sans difficultés, à vaincre les uns et les autres. Bientôt des dames de la plus haute société se présentèrent au Nursing Home de l'éminente directrice. En 1912, elle avait 32 élèves dont elle se déclara satisfaite. La réputation de l'institut se répandit bientôt, à tel point que, tant de l'Angleterre que de l'Allemagne, des jeunes filles de bonne famille vinrent se présenter à l'institut pour y faire leur éducation d'infirmière. Le gouvernement belge mit alors à sa disposition un énorme bâtiment, pourvu d'une installation ultra-moderne, comprenant pas moins de 175 lits. Un local spécial fut affecté au traitement des enfants, parmi lesquels la bonne fée avait l'habitude de passer au moins une heure, tous les soirs. Les enfants l'idolâtraient littéralement.

En 1914, Miss Cavell comptait quatre-vingt-dix élèves sous ses ordres, dont plusieurs de nationalité allemande.

En juillet de la même année, — comme tous les ans d'ailleurs — Miss Cavell retourna en Angleterre, afin de passer quelques semaines auprès de sa mère, à Norwich, où elle passait son temps à se reposer des fatigues de toute une année de travail constant et ininterrompu, à peindre, à jardiner et à aider sa mère dans les petits soins que nécessite un ménage restreint.

LA MERE DE MISS CAVELL.

Mais la guerre vint interrompre ses vacances. « Il faut que je parte immédiatement, dit-elle, mon devoir m'appelle à Bruxelles, où l'on a besoin de moi. »

Elle prit donc congé de sa mère et rentra à Bruxelles. Elle ne soupçonnait guère qu'elle ne la reverrait plus et que, en retournant dans la capitale, elle se rendait au devant du martyre.... Elle couronnerait sa carrière toute d'abnégation et de dévouement par le sacrifice de sa vie.

Lorsque Miss Cavell rentra à Bruxelles, ses élèves allemandes se préparaient à quitter la ville et à rentrer dans leur pays. Miss Cavell leur rendit encore bien de services, les conduisit à la gare et resta près d'elles jusqu'au moment du départ du train.

Immédiatement elle prit des mesures pour changer l'hôpital en ambulance pour les soldats.

Lorsque la capitale fut occupée par l'ennemi, son ambulance était pleine : il y avait là des soldats belges, français, anglais et allemands. Pour chacun d'entre eux, elle eut les mêmes soins bienveillants, le même dévouement. Mais elle voulut faire davantage encore... Elle aimait sa Patrie et avait une foi aveugle en la juste cause des alliés. Elle se prépara donc à faire, dans un autre domaine, ce qu'elle considéra être son devoir.

Voilà, en quelques traits furtifs, le portrait de l'héroïne qui joue aussi un rôle dans notre récit; nous le reprenons maintenant où nous l'avons interrompu.

* * *

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE

L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS